



**Révolte marocaine et Printemps arabedans
La révolution n'a pas lieu de Sonia Terrab et Laisse mon corps te dire de Tourya Oulehri : quelles
représentations ?**

Abdellah Romli^{1*}; Manal Salmi²

¹Professor-researcher, University of Ibn Tofaïl, Kenitra

²Doctoral Student, University of Ibn Tofaïl, Kenitra

ABSTRACT

Le printemps Arabe a été rendu possible par plusieurs facteurs à la fois internes et externes qui ne peuvent pas être dissociés de la volonté des peuples de briser le mur de la peur, de s'affirmer pour faire valoir leurs droits et de s'insurger contre « la hogra » prééminente. Si ce vent de révolte n'a pas eu raison dans l'immédiat de la résistance du pouvoir marocain, sa violence finit par fendre sa solide armure et la faire chanceler.

Cet article tente d'analyser l'impact du printemps arabe sur le Maroc, les traits communs et les divergences entre les révolutions arabes à travers deux œuvres de deux auteures marocaines de l'extrême contemporain, deux intellectuelles qui différencient l'âge et le milieu social dans lequel elles évoluent.

Keywords: *Printemps arabe, révolte, révolutions, société, marocaine, peuple, hogra.*

Citation: Abdellah Romli & Manal Salmi (2021). Révolte marocaine et Printemps arabedans La révolution n'a pas lieu de Sonia Terrab et Laisse mon corps te dire de Tourya Oulehri : quelles représentations? *International Journal of Arts, Humanities and Social Studies*, 3(6), 317-326.

INTRODUCTION

Quelles représentations du mouvement de protestation marocain dans l'œuvre de Sonia Terrab et de Tourya Oulehri ? Sont-elles en continuité ou en rupture, destruction ou reconstruction du Printemps arabe ? Comment lire leurs participations à ce grand mouvement ? Quelles implications pour ces écrivaines dans cette révolution sociale à travers leur écriture sur la révolution ? De quels mots usent-elles pour parler de l'insurrection des peuples contre des systèmes politiques solides et comment décrivent-elles les configurations des pays et de leurs régimes ? Portent-elles des gants pour les évoquer ou les jettent-elles aussi à la face du bâillon, dans une écriture de l'espoir et du possible, n'en déplaise à la censure ?

Avec ces questions se profilent de nouveau, devant nos yeux, les images synchrones des révoltes et des révolutions arabes enclenchées par l'immolation, en Tunisie, du jeune vendeur ambulant, Mohammed Bouazizi, un 17 décembre 2010, excédé par la misère et l'injustice et réduit à sacrifier sa vie dans une même immolation du paysage économique et politique tunisien allant jusqu'à l'immolation du pouvoir en place. « *Moins d'un mois plus tard, le 14 janvier 2011, Zine el-Abidine Ben Ali, au pouvoir depuis le 7 novembre 1987, fuit son pays, chassé aux cris de « dégage ! » scandés par la foule des semaines durant* [1]. Ces images qui se sont répandues comme par contagion dans d'autres pays arabes, accompagnées de la chanson fiévreuse de la dignité, scandée sous les cieux des régimes tyranniques et tyrannisés à leur tour, et que nous sommes allées chercher, pour les besoins de cette contribution, dans deux œuvres des écrivaines marocaines susnommées, deux romans qui ont l'âme, la volonté et les mots pour cerner notre problématique et la prêter à la résolution.

Et si « [...] lire en même temps deux auteurs, que quatre siècles et deux cultures différentes séparent, est [...] une façon de tenir le temps, de le nier [...] » [2], lire deux auteures contemporaines, appartenant à une même culture est une façon de reconstituer ce tournant de l'histoire sous des aspects différents, constater les faits, les analyser, les comparer, les confirmer... ce qui corrobore notre travail, le défend et lui réserve une cohérence et une crédibilité encore plus évidentes que si nous en avions choisi une seule.

D'où vient alors ce vent d'insoumission dans des sociétés qui portaient jusque-là, la tête inclinée, sans murmure, le joug de l'obéissance inconditionnelle au pouvoir absolu de leurs dirigeants, écrasées par les lourdes chaînes de la peur ? D'où vient que tant d'hommes et de femmes, dont la condition est pareille à ceux dont La Boétie qualifiait de « *Tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni femmes, ni enfants, ni leur vie qui soient à eux* » [3] aient entrepris des choses qui paraissaient, naguère, tout simplement impossibles et que jamais ils n'auraient pu envisager ?

Il n'y a guère de mouvement rebelle à une vie machinale dont nous ne pouvons trouver la cause dans son contexte immédiat si nous savons bien y chercher.

LE PRINTEMPS ARABE AU MAROC : QUEL CONTEXTE ?

Une misère commune

Le mépris social ou « lahogra », un mal arabe :

« *LaHogra* » est un terme populaire très répandu au Maghreb, tiré de l'arabe classique « احتقار » et qui désigne en français le mépris, l'humiliation par abus de force ou de pouvoir de la part d'une personne plus massive, plus musclée ou plus riche, à l'égard d'une personne chétive ou démunie. Par extension, il désigne l'oppression, le mépris, l'humiliation par abus de pouvoir de la part des autorités publiques à l'égard des citoyens, surtout les pauvres, qui dévorent déjà l'injustice du sort en silence, déjà sensibles, déjà fragilisés, éminemment vulnérables au mal. Le méprisant « *haggar* » est toujours en position de force et donc supérieur et le méprisé ou « *mahgour* » toujours inférieur, plus petit, plus faible d'où la *hogra* qui vient de cette inégalité.

La chaîne de télévision Al Kamira annonçait qu'un jeune marocain venait de mourir sur une place publique, quel que part en Irak. [...] Un journaliste expliquait que le jeune homme, diplômé, chômeur et marchand ambulant de son état, avait vu sa marchandise confisquée par la police et que, comble d'humiliation, un policier l'avait giflé. Ne pouvant supporter un pareil choc il avait décidé de quitter clandestinement le Maroc et de s'immoler en public dans un pays étranger qui, pour lui, représentait le symbole de la résistance à l'oppression occidentale[2].

Les préjugés portés sans cesse aux droits élémentaires, le ressentiment de l'injustice, la souffrance que cause l'impuissance prolongée, sont autant de toxines qui érodent l'âme de jour en jour et la font sombrer dans une désespérance continuelle et croissante qui se transforme en un fascisme virulent qui s'attaque aux sentiments et les intoxique. La misère devenue par degrés solitude, désespoir et colère se trouve transformée en une espèce de force singulière où la mort paraît comme une chose toute simple et toute naturelle qui fait que le scénario de l'immolation de Mohammed Ouazizi en Tunisie soit dupliqué dans ses grandes lignes dans d'autres pays, le Maroc y compris : « *Le journal télévisé montrait des torches humaines qui s'allumaient un peu partout dans cette partie du monde[2].*

« *La hogra* » est un mal arabe. Les sociétés arabes sont tyranniques du sommet jusqu'au pied. Que des maîtres selon la position de force ou le pouvoir et chacun sa loi. Une manière pour chacun de réitérer le modèle général. La dictature n'est pas propre aux régimes, elle est caractéristique de tout un modèle d'éducation, de société. Elle vient des inégalités : les inégalités des hommes entre eux « *[...] les deux acolytes racontaient comment la foule avait, la veille, lynché un travesti dans les rues de Salé* » [2], l'inégalité entre l'homme et la femme « *Je ne veux plus avoir besoin d'un homme pour me protéger au cas où un autre estimerait avoir le droit de m'agresser, je veux être libre de marcher dans la rue, tête haute, citoyenne [...]* » [2], l'inégalité entre le fils et la fille, entre le riche et le pauvre « *Je suis fils du peuple alors on m'attaque avec les armes du peuple. [...]. Toi, le bourgeois qui vit en France et fait de la recherche, tu as droit à plus d'égards* » [4] et à leur image l'inégalité des richesses, des salaires, des forces, des droits, des privilèges, des chances, des jugements et des impôts.

Il rentre chez lui, conduisant en zigzag sur les hauteurs riches d'Anfa, un quartier qui existe pour mettre en relief ceux qui ont tout, spectacle généreusement offert à la vue de ceux qui n'ont rien. Il fonce, pressé, dans les avenues désertées, bordées de maisons immenses et emmurées où il fait bon de se sentir en sécurité, où ça rassure d'avoir du fric pour s'isoler. Loin des mendiants, des mosquées, des embouteillages fumants et de la plèbe qu'on abrute plus bas, tout en bas. Chacun son règne[4].

Ce sont là autant d'inégalités qui choquent, assourdissent et aveuglent puisqu'elles sont aussi manifestes que le sont le jour et la nuit.

Une situation économique, sanitaire, culturelle déplorable :

Nul ne peut nier la pauvreté évidente au Maroc surtout dans le milieu rural et les quartiers périphériques des grandes villes, un taux estimé d'après la Banque mondiale à 24% de la population, soit 9 millions de Marocains qui sont pauvres ou menacés de pauvreté. Une réalité corroborée avec force sur le terrain par les fréquentes images qui agressent l'œil et le cœur par leur violence et interrogent le rôle de l'Etat et sa responsabilité.

Certains quartiers de la ville semblaient avoir été oubliés par l'Etat. Comment ne pas désirer quitter ces endroits désolés et désolants [...] Des maisons et des murs d'enceinte, construits en pierres brutes posées les unes sur les autres, serraient le cœur, écrasaient l'âme et ne donnaient qu'une seule envie : fuir ! Une immense étendue de terre grise, recouverte de déchets, servait de pâturage à des moutons faméliques. Tout était pollué, même le ruisseau qui serpentait entre les quelques arbres étiés[4].

Quoique, pour les gens pauvres, « *la pauvreté n'ôte ni l'esprit ni l'honneur* » -elle est même la base d'un capital de sentiments nobles dont des personnes bien nées sont arides- elle peut, dans des cas extrêmes mener à des décisions extrêmes, radicales. Le désespoir n'a pas de maître, pas de religion, il poussera la personne dans le vide absolu et

l'entraîne dans un abîme de souffrances sans miséricorde, sans qu'elle ne puisse jamais s'y dérober autrement que par la folie ou la mort. L'immolation si elle n'est pas renoncement à une vie abominable associée à tout sauf à une vie, elle est une manière de se prouver qu'on n'est pas encore mort. Sitôt qu'on ressent cette douleur innommable, le cœur bat la chamade et on commence à respirer, jusqu'au dernier souffle. Le désespoir est maître de tous les maux extrémistes ; il est avec « *lahogra* », les seuls sentiments qui permettent de s'élever au-dessus de l'amour de la vie et de la crainte de la mort.

Elle se réveilla avec l'annonce d'un attentat qui venait d'avoir lieu dans un riad de la médina de Fès. [...] Il fallait regarder la réalité en face : tant qu'une frange importante de la population était marginalisée, rien ne servirait de se protéger ; chaque citoyen, confronté à son indignité, à une vie sans espoir, était tenté soit par l'immigration clandestine, soit par le terrorisme, pour faire en sorte que sa situation s'améliore. L'être humain par essence, refuse le désespoir, l'y acculer c'est le pousser vers l'extrémisme[2].

La thèse officielle pourrait bien continuer à prêcher le faux, arguant de toutes les preuves qu'elle veut, dans le déni total de la réalité, « *Tous savaient que ces jeunes avaient des revendications purement nationales* » [2].

Au cœur de cette situation déplorable figure aussi un système éducatif défaillant, le chômage et un système de santé qui laisse à désirer et qui creuse de plus en plus les inégalités.

Quand la fortune abandonne l'être humain, l'espoir de changement est la perche qui l'aide à maintenir sa tête lucide dans les remous de la misère et du malheur et à supporter l'attente, l'existence, exactement comme l'avait formulé Sidi Mohammed dans *La Boîte à Merveilles* « *Alors, je n'avais qu'une solution : attendre ! [...] Attendre ! C'est cela exister* » [5].

Un système politique avarié, des promesses de changements... la politique : que des mots !

Dominés par l'infortune quoiqu'ils puissent faire, malgré tous les pénibles et vains efforts dont l'unique dessein est de supporter une vie qui ne peut être pire, les oubliés de la vie décident de disposer à leur aise de leur destinée, moins navrés, aveuglés, ivres de désespoir.

Deux jeunes femmes s'immolèrent par le feu, sur une place publique, dans deux villes différentes du Royaume. Le premier ministre, affolé, avait fait une courte apparition à la télévision, appelant au calme et promettant des changements dans un avenir très proche. Crispé, les dents serrées, il avait dit comprendre les motivations des manifestants[...][2].

L'humain porte en puissance, dans son âme, son esprit et son corps, son passé, son présent, son futur et sa vie entière comme une force et/ou comme une faiblesse. Et si les jouissances sont rarissimes, il les rumine inlassablement pour s'interdire le désespoir et s'autoriser l'espoir qui se renouvelle à chaque fois avec les promesses d'un gouvernement, dont l'autorité est incontestable et dont l'action fonde et justifie l'importance et la crédibilité. Ces mots compensent tout par l'avantage de ces sentiments dont la nature a doté l'homme avec prodigalité : l'espoir, l'optimisme, et qui sont accentués par la foi religieuse : le musulman pieux sait que le croyant est éprouvé et doit affronter les épreuves avec patience et gratitude.

A Fès, régulièrement des maisons anciennes s'écroulaient dans la médina. A chaque fois le même scénario se répétait : les journalistes accouraient en grand nombre, les officiels s'exprimaient sur les chaînes de télévision, les discours et les engagements se multipliaient, puis le tapage médiatique s'apaisait et les sinistrés étaient oubliés, en attendant la prochaine catastrophe[2].

Seulement, la politique est mensonge et leurre. Créon l'a bien dit à Antigone : « *Ne m'écoute pas quand je ferai mon prochain discours devant le tombeau d'Étéocle. Ce ne sera pas vrai. Rien n'est vrai que ce qu'on ne dit pas...* ». Il existe de rares élus capables de conscience et d'altruisme pour défendre les intérêts de leurs électeurs. Mais la plupart ont des âmes viles et égoïstes qui privilégient leurs intérêts personnels à ceux des personnes qui leur ont fait confiance.

La faim est dévorante, dominante, dictatrice mais entre la faim de l'opulence et la faim de vivre, il y a un fossé du même acabit que celui entre l'ombre et la lumière.

Une même faim, un même espoir, un même souffle :

On se défend difficilement de croire à une thèse ou d'en admettre les arguments quand elle va à l'encontre de nos convictions, de nos certitudes, nos principes, notre idéologie. Mais quand elle confirme, renforce, scelle nos croyances et décide pour nous des sentiments qu'on doit avoir et du comportement à adopter, sans qu'on puisse douter ou en rejeter l'intérêt, quand elle vainc notre résistance, nos appréhensions, c'est qu'on la trouve de toutes parts juste, justifiée, logique et légitime. C'est ainsi que « *Les « révolutions arabes ont bouleversé le champ politique et culturel marocain* » [2] dans la surprise générale :

Rachid Boudebra affirmait lui que la révolution marocaine était « un tournant aussi fantastique qu'inattendu ». Il ajoutait : « nous, les intellectuels de la gauche arabe, nous désespérions franchement et ne croyions plus qu'un tel événement serait possible avant très longtemps. Et voilà qu'une révolution se produit dans ce pays dont le régime n'est pas seulement dictatorial, corrompu et prédateur mais aussi complètement inféodé à un Occident vorace et complice qui malmène ses propres peuples »[2].

La colère trop longtemps contenue, les aspirations non assouvies, les promesses non honorées, les attentes frustrées sont autant de fuel qui alimente la locomotive de la révolte et la met en marche.

Ils sont dix, ils sont cent, ils sont déchaînés. Ils crient [...] liberté, justice, espoir. [...] un dernier spasme d'innocence en l'homme, toujours là, dans ces voix qui hantent, chantent, balaient les rues et ébranlent les curieux aux fenêtres. [...] Ils sont debout. Jeunes, moins jeunes, pauvres, bourgeois, fanatiques de Dieu ou athées fanatiques, à la solde du roi ou avec le roi en solde. Certains veulent abolir le système, d'autres appellent au règne de Dieu et la plupart ont faim. Comme on a faim pour exister[4].

Et comme il n'y a que le premier pas qui coûte et que c'est le plus difficile, une fois franchi, les autres suivent sans s'inquiéter ni des objections qui se présentent de temps à autre à l'esprit ni des protestations qu'il n'avait pu ou voulu envisager.

Le Maroc bouillonnait, de l'intérieur, sous la surface. Sur la toile, une grande marche en faveur de la démocratie était proposée. Tous ceux qui étaient sous le règne de Mohammed V ou de Hassan II, n'y étaient pas invités. Ils n'avaient pas connu la grande révolution des techniques d'information et de communication. Un schisme social sous-jacent aggravait l'éternelle opposition entre les Anciens et les Modernes[2].

L'engouement est contagieux, les appréhensions et les hésitations n'ont plus de poids devant l'ampleur de l'enjeu et des défis amorcés, confirmés par le soutien qui va crescendo de la population. Le mouvement du 20 Février¹ touche de plus en plus de personnes qu'il rallie à sa cause : « [...] La vague de mécontentement populaire s'installait au Maroc. La base du mouvement s'étendit avec le ralliement des avocats, victimes de la répression des forces de l'ordre. » [2] et plus loin « A Taza, la population s'allia aux étudiants et occupa les principaux établissements publics. [...] Du nord au sud, le Maroc s'enflammait. » [2].

L'espoir du changement se met en route dans l'espoir de changement. Le mouvement du 20 Février, encadré par des jeunes fortement influencés par des figures révolutionnaires à l'instar d'Ernesto Che Guevara en Argentine « *Mèche rebelle, tee-shirt blanc et haut-parleur blanc, un Che en devenir* [...] » [4] et de Jean-Michel Basquiat en Amérique « *Il faut qu'on trouve un signe fort [...] une signature, un pseudo comme le SAMO de Basquiat* » [4] ne lâche pas prise et enflamme la toile et les jeunes sur le réseau social Facebook. « *Des revendications inouïes fusent de partout sur le Net* » [2] et « *Un immense vent d'espoir secouait la jeunesse révoltée* » [2], au même titre que les autres pays arabes.

En Egypte, la révolte qui semblait avoir été un temps matée reprenait de plus belle tandis qu'au Yémen, à Bahreïn, en Lybie, et même en Arabie Saoudite, les peuples, bien que divisés, se soulevaient, réclamant plus de dignité et une meilleure qualité de vie[2].

Si l'espoir a un prix invariable, fixé par la nature et l'ampleur du challenge, les révoltes ont un prix exorbitant, certainement pas à la portée de tout le monde mais que les contestataires consentent à payer. Dès lors, tout résonne dans les pays arabes, du bruit cruel de la matraque. Que ce soit en Algérie où « *des émeutes avaient été violemment réprimées* » [2], au Maroc, où l'on assiste à des « *Charges à la matraque, tirs de grenade, de gaz lacrymogène, arrestations, passages à tabac...* » [2], en Egypte bien que « *la révolte* [...] *semblait avoir été un temps matée* » [2] ... les manifestants payent le prix fort et « *tombent, saignent, toussent, vomissent mais ne cèdent pas* » [2].

Les défis lancés sont grands. Les enjeux et les effets les multiplient et les font flamber. Le dynamisme et les moyens les rapprochent mais la terre de culture les différencie, les individualise et les distancie.

Un contexte qui fait la différence

Un peuple aliéné par passion pour le roi :

Quand De La Boétie, mû par l'instinct de dignité et de liberté qui était en lui, a écrit au XVI^{ème} siècle son *Discours de la servitude volontaire*, il n'est pas une image – autant des possesseurs du pouvoir que de la plèbe asservie, il n'est pas un aspect sur lequel il n'ait placé des mots d'une manière consciente et responsable sans qu'il crût que son texte serait toujours d'actualité et représenterait à jamais la même réalité qui l'avait répulsé et révolté il y a de cela bien des siècles au point qu'il pourrait la revoir, la réentendre, la revivre, constante et vraie comme si son départ n'était qu'un instant de pause sur le monde, un reniement du temps qui passe.

¹Le mouvement doit son appellation à la date de la première manifestation au Maroc qui a eu lieu le 20 février 2011. Les autres manifestations se sont déroulées autour de cette date symbolique qui est le 20 de chaque mois.

Sonia Terrabet Tourya Oulehriobservent une multitude d'éléments de cette sujétion volontaire qui confirment que les vrais motifs de la dépendance organique du peuple marocain sont aussi clairs et invariables sous notre regard que La Boétie les avait longtemps figurés à quelques différences près. En effet, même si le parallélisme s'impose, l'hétérogène vient en rompre la structure et la rendre moins mitigée.

La première raison et la plus importante est historique. Chez les Marocains est enracinée profondément cette vénération pour le Roi et cette volonté de le servir « *si opiniâtre qu'il semble maintenant que l'amour même de la liberté ne soit pas si naturel.* » [3].

Les Marocains, pour la majorité écrasante, se plaisent et se complaisent dans cet amour inconditionnel pour le commandeur des croyants (Amir al-Mouminine), descendant de la lignée sacrée du prophète, le montre ce slogan royaliste scandé par une dizaine de personnes dans une rue de Casablanca : « *Ni dinde ni poulet, le roi est mon préféré !* » [4]; un amour puissant, qui s'est transmis de génération en génération depuis le sultan de la lune (Feu Mohammed V) jusqu'au Roi des pauvres (Mohammed VI) et qui est devenu pour les citoyens « *une discipline, l'objet d'une mystique et d'une éthique qui se suffisaient à elles seules.* » [10]

Cet amour, devenu avec le temps habitude, se trouve transformé en une espèce d'engagement et de devoir forcé dont l'impact est ressenti dans la chaîne de réactions qu'il entraîne.

- *Tu te crois intelligent et cultivé hein, tu veux foutre le pays en l'air et ça te rend supérieur.*
- *Chacun son trip !*
- *Cette réponse laconique, loin de satisfaire Nizar, l'excite davantage : « Trip ? Mon cul ! Ce que vous voulez, c'est foutre le roi dehors, c'est ça ? Et ben il va finir par partir, tu crois qu'il en a quelque chose à foutre de nos têtes de cons ? Il a tout ce qu'il veut le gars, il est assuré, si ça se trouve, il ne voulait même pas être roi [4].*

La société marocaine est une société où l'héritage culturel pèse lourdement si bien qu'il semble à bien des esprits marocains tout à fait impossible de s'en défaire. Et s'il se présente à un cœur humain l'audace d'y déroger, il ne tardera pas à être confronté à d'autres chaînes qu'il n'avait pas prévues et dont il ne pourra secouer le joug.

Préoccupé, l'estomac serré, il frappe à la porte de sa grand-mère qui vient de le convoquer d'urgence. [...] « Tu sais que ton grand-père, Lhadj Fatmi, que Dieu ait son âme, a été décoré par Sa Majesté Mohammed V après le protectorat pour avoir soutenu la monarchie... » Comme en témoigne le portrait des défunts, jaune sous verre, sur le mur à droite, où Lhadj Fatmi, Dieu ait son âme, se courbe pour baiser la main du roi Mohamed V, Dieu ait son âme aussi. Elle continue : « Tu sais que ton père, Moulay Brahim, Dieu ait son âme [...] était promis à un brillant destin si Dieu ne l'avait pas rappelé trop vite. Sa Majesté Hassan II, Dieu ait son âme, ne l'avait-il pas à l'œil pour qu'il devienne ministre de la justice ? » Comme en témoigne l'autre portrait des défunts [...] « [...] Sans la bienveillance de la monarchie et l'héritage laissé par ton grand-père, tu ne serais pas là aujourd'hui... Tu veux couper la main qui t'a nourri et protégé ? » [4].

La famille marocaine veille en sentinelle à la défense du trône, prête à jeter les coups sur les jeunes affamés de stimulants et enhardis par le vent de liberté qui souffle des autres pays arabes, pour asphyxier le soufflé de rébellion dans l'amour « *Le roi est bon, digne et équitable, c'est la classe politique qui est crapuleuse, incompétente, défaillante, source de tous les maux* » - consensus social - qui va en s'accroissant de jour en jour et serment d'allégeance inconditionnel sans cesse renouvelé et sur lequel tout le monde se rue dans un amour royaliste vrai et une passion sincère.

La famille est la cheville ouvrière de la société et ses valeurs ; elle est :
le lien dans le temps et dans l'espace auquel se rattachent toutes les formes de solidarité nationale et elle est également une source de cette solidarité. A vrai dire, nulle institution n'a bénéficié de plus de sacralisation que la famille. Cette institution est cruciale, car elle légitime les enfants, permet la conservation des patrimoines et « matrimoines » familiaux et assure la sauvegarde de l'identité culturelle [6].

Loin de cette majorité, il existe quelques exceptions qui font tâche dans la lumière du jour mais qui n'altèrent pas l'intégrité du système et ne franchissent pas le rempart national.

L'écran s'alluma. Elle regarda la page ouverte sur un blog dénonçant la mise aux enchères du Maroc. Les plus hautes instances du pays y étaient accusées de pillage et d'exploitation des biens publics au profit d'intérêts particuliers. Elle cliqua sur la fenêtre, la voix de Mesnaoui exhortant l'armée marocaine à rester dans les casernes et le Roi à quitter le pouvoir s'éleva, calme et tranquille [2].

L'aura, l'humanité, la confiance du peuple en son souverain font l'unanimité contre les quelques minorités dissidentes. Sa bonne foi, qui dilate le cœur de son peuple par les multiples réformes entreprises - depuis son ascension au trône, répand sur lui sa lumière. Le peuple fait le choix de l'amour et paie le prix juste à chaque fois d'une émotion et d'une raison dictatrices.

Nous sommes le 2 juillet [...] Il refuse d'affronter les résultats du référendum constitutionnel tout juste sortis, accablants et finalement peu surprenant. 98,5% des votants ont dit oui à la nouvelle constitution, pour une participation de 73%. Ylias est dans le déni et quelque chose lui dit que c'est le signe qu'il attendait, un gros choc, une gifle royale, pour enterrer la vérité de ce pays[...][4].

Le Maroc décide de sa destinée et résigne les esprits enflammés à la réalité partagée. Voilà comment des volontés libres empruntent à l'asservissement son élan, sa ferveur, son endurance et sa persévérance. Et voilà comment le joug, par sa mystique, sans dépouiller les volontés de leur essence, les réduit à l'impuissance limpide et transparente, assumée, avec un sentiment de dignité personnelle et de respect pour soi-même. Le législatif culturel, familial, social, national sont autant de lumières sur la connaissance du peuple marocain et sur les vrais motifs de sa conduite dans cet intervalle du printemps arabe et dans toutes les situations de conflit de ce genre.

La culture de la paix imparfaite et la peur de la fitna (anarchie ou désordre social) :

Au bout de quelques tours de roues, la mécanique de la révolution au Maroc s'est trouvée enlisée sans pitié entre le marteau de l'amour mythique, inconditionnel pour le Roi- commandeur des croyants, et l'enclume de la culture de la paix (imparfaite) des Marocains, qui est en eux, une sorte de souffle second qui leur permet de s'élever au-dessus de leur condition individuelle pour favoriser l'intérêt général dont la *fitna* est l'ennemi, contrastant avec leur éducation religieuse et sociale et leurs aspirations personnelles, lesquelles se reposent avant tout sur cet intérêt général conforme à leurs profondes exigences.

Et crois-moi, s'il se tire, nous, on va rester et alors, alors mon petit Ylias surdoué, on va se manger entre nous, tu entends, se manger ! » Ylias se tait. Nizar reprend : « Tu ne dis rien ? Bien sûr, tu ne sais plus quoi dire, vous autres du 20 Février, dès qu'on vous bouscule un peu, vous êtes comme des idiots... Réveille-toi un peu ! »[4].

La *fitna* est un mot en arabe qui veut dire discorde, trouble, agitation, guerre civile, désordre social, sédition... Elle dénote un sens péjoratif et connote un acte crapuleux et médiocre. Les Marocains sont éduqués de sorte d'émonder de leur conduite tout acte de haine, de provocation, toute invective. La peur de la *fitna* dans la culture marocaine émane de la religion, et dans celle-ci, de la perte qu'elle implique et du châtement qui lui incombe « البقرة 191 وَالْفِتْنَةُ أَشَدُّ مِنْ الْقَتْلِ » 191 البقرة « وَالْفِتْنَةُ أَكْبَرُ مِنَ الْقَتْلِ » 217 البقرة ». C'est donc dans ce glissement entre le religieux et le politique que cette culture de la paix imparfaite trouve toute son essence puisque la contestation politique et sociale est synonyme de la *fitna*, donc acte illicite en islam, que l'aspiration aux droits, même les plus élémentaires, et à la liberté ne peut justifier.

Nizar, qu'Ylias connaît depuis des années, n'est pas un cas isolé de colère aveugle contre le 20 Février et tout ce qui s'en approche. Les « Nizar » sont nombreux et Ylias en croise tous les jours, de tous les camps. Son cousin d'hier, propriétaire d'une agence de voyage, son pote de l'avant-veille, cadre marketing, sa copine de la semaine passée, rentière de carrière, autant que le serveur de café mal famé, le concierge de l'immeuble de passe ou le coiffeur de quartier, ont en commun ce ton et cette agressivité dans les yeux dès qu'il s'agit de contestation. Tous, finalement rassemblés, haineux, dans le rejet[4].

Que ce soit donc pour « réveiller les esprits, libérer les consciences » [4] ou pour « le quotidien, la base, l'accès à la santé, la justice, l'éducation... » [4], les Marocains ne peuvent pas agir contre leur cœur, au risque de contrecarrer leurs vrais intérêts.

[...] les gens par ici veulent juste bouffer, dormir, prier ou baiser quand ils peuvent. [...] Je connais ce pays, je connais ces limites, les Marocains sont formatés pour obéir mais pas à des gars comme vous[4].

La paix donc est un autre élément qui les enferme dans leurs bornes, unifie leurs opinions et inhibe leur motivation à la révolte. Les images de violence et de chaos, la poussière des poursuites et des fuites dramatiques les pénétrant jusque dans la gorge, servent de repoussoir plus vigoureux et plus déterminant que tous les souffles printaniers qui viennent chavirer les cœurs sur l'extrême pointe de l'idéal.

Mais ils ne le veulent plus, avec les massacres en Syrie, le chaos en Egypte, ils se disent qu'on n'est pas à plaindre[4].

Le chaos n'a rien en soi de charmant et d'attirant et il n'est pire sentiment que celui qui emprisonne l'individu dans l'insécurité.

Autant la population se montrait enthousiaste à défiler sur les grands boulevards pour réclamer un meilleur ordre national, autant les menaces des ogres étrangers installait un sentiment général d'insécurité.[2].

Et comme il y a des passions et des idéologies qui élèvent et renforcent l'âme, il y a des froideurs, des rigueurs, des austérités qui la démolissent et l'anéantissent.

Un peuple sous l'effet des années de plomb :

Pendant des décennies, qualifiées par les Marocains d'« années de plomb » ou d'« années noires » – en arabe, as-sanawat as-sawda' –, les opposants politiques au régime du roi Hassan II (1961-1999) ont fait l'objet de « disparitions » comme du temps des dictatures au Chili et en Argentine. Ces opposants – pour la plupart des militants de gauche, des nationalistes, des féministes, des activistes amazighs et des islamistes – ont été torturés ou tués lors de leur garde à vue[7].

Quelle volonté résisterait sans s'altérer à une situation parfaitement connue des hommes et dont les témoignages frappent par leur violence lessens d'un séisme d'impressions terribles et les marquent du sceau paralysant de la terreur ? « *La voilà ta révolution mon gars, maintenant tu peux râler tranquille alors qu'avant, tu avais peur qu'on t'enterre vivant* »[4].

Des années après la clôture de cette page « noire » de l'histoire du Maroc et la création de l'Instance équité et réconciliation (IER) sur ordre du roi Mohammed VI le 7 janvier 2004 dans le but d'établir la vérité sur les pratiques abusives de l'état et les violations des droits humains pendant les « années de plomb » contre les opposants du régime, d'obtenir réparation et d'indemniser les victimes et/ou leurs familles, ce passé toujours présent semble avoir emprisonné les forces psychiques des Marocains dans une peurnerveuse, inhibitrice qui fait vaciller les cœurs sur leurs pieds, de quoi émuosser les germes de tout acte nuisible de contestation ou de protestation : « *Et depuis quand les idées enrichissent un homme ? Où veux-tu en venir, finir comme Ben Barka' ?* »[4].

Après de telles démonstrations de force, il faudrait être insensé pour faire du courage un autre usage que dans les épreuves personnelles et il serait sot de l'orienter vers des entreprises de subversion où il serait plus à plaindre aigrement qu'à apothéoser. « *Ylias demande à Driss s'ils ont réussi à faire imprimer les tracts. Mais Driss lui confirme : aucune imprimerie ne veut imprimer, les patrons sont soit trop cons soit trop trouillards. Ylias répond : « Les deux à mon avis... »* »[4].

La prudence, euphémisme de peur d'après Jules Renard, est silence, bienveillance, clairvoyance, confiance, jouissance, récompense et l'imprudence, turbulence, mécréance, défiance, supplice et potence. Entre les deux, même les milieux intellectuels, adeptes du beau, aguichés par les lumières contre le laid, l'immoral et sensibles aux atteintes, nelaissent filtrer aucune hésitation.

Lya, quant à elle, eut à nouveau la mauvaise idée d'assister à une conférence. Elle cherchait à voir si les choses avaient changé, si l'ébullition qui enflammait la toile avait un tant soit peu perturbé l'autosatisfaction de certains intellectuels. Que de fleurs, que d'encens ![2].

Même les médias officiels, cet outil reconnu pour faire diffuser l'information se désistent de leur rôle et suivent le courant, bon gré, mal gré.

Al Kamira s'en donnait à cœur joie, d'autant que le printemps arabe s'était transformé en automne. Brusquement le Maroc devint l'attraction principale de centaines de journalistes, et d'encore plus d'espions de tout acabit. Les chaînes de télévision marocaines continuaient de diffuser des émissions débiles consacrées à des compétitions culinaires, ou à des concours de « la meilleure mariée »[2].

Lorsqu'il s'agit de vie, de survie, de famille, d'ordre, de paix, de liberté et d'intégrité, la volonté des Marocains, concourant à leur courage, se prête à la prudence et à une sagesse de vie qui les tiennent encore plus éloignés du danger que ne le font toutes les armes du Makhzen.

Le Makhzen ou Deus ex machina :

Dans notre pays, pour ceux qui en connaissent l'histoire, le Makhzen représentait sous le protectorat l'ensemble des institutions (administrative, économique, politique, religieuse) liées au sultan du Maroc. Après l'indépendance, le mot Makhzen est devenu polysémique. Il est employé comme synonyme de gouvernement, de pouvoir central, de forces de l'ordre, d'appareil d'État ou même d'État marocain.

Ce terme [...] finit par s'appliquer à l'ensemble du personnel gouvernemental et de l'administration centrale qui secondait le souverain. Dégagé de plus en plus, en raison du caractère de ses fonctions, des influences religieuses, il a représenté pour les Marocains, le seul principe d'autorité[8].

S'il est vrai que l'appareil du Makhzen est parfaitement connu du peuple marocain, il n'en demeure pas moins vrai que son visage et ses traits, si familiers et si mystérieux, si flous, nelui sont pas assez ou parfaitement connus pour savoir les percer à jour, sa morphologie étant complexe : si l'institution est évidente, les personnes, elles, sont hybrides. Nonobstant, son caractère, sa détermination et sa force n'ont pour eux aucun secret. Il incarne une certaine mystique, une force réelle, mystérieuse, évidente, agissante, efficiente, secrète.

¹Ben Barka était un homme politique marocain opposé au régime du roi Hassan II. Il a été condamné à la peine de mort, par contumace, en novembre 1963. Alors qu'il se rendait à un rendez-vous à la brasserie Lipp à Paris le 29 octobre 1956, il est enlevé et son corps ne sera jamais retrouvé.

[...] Et puis, ne crois pas que le Makhzen va vous regarder sans réagir [...] Et le Makhzen est beaucoup plus intelligent que toi, que vous tous réunis, pour leur donner ce qu'ils veulent...Il va vous prendre par derrière, en traître, en vous faisant passer pour les traîtres ! [...]Ne fais pas l'erreur de surestimer l'intelligence du peuple en sous-estimant celle du Makhzen[4].

C'est évidemment, à cause de ses méthodes, ses pratiques, d'une moralité éprouvée et réprouvée -cachée dans l'obscurité pour ne pas enfreindre ouvertement les ordonnances de la Déclaration universelle des droits de l'homme et pour ne pas donner l'impression de ramer à contre-courant du développement et des protocoles qui l'accompagnent-avec pour mots d'ordre préserver le roi et assurer son intégrité : « *Au Maroc où personne n'a le droit d'être plus riche que le roi ni celui de dire du mal de lui [...]* » [4], garantir le dévouement des gens, défendre l'image du pays devant l'occident « *Au Maroc, la classe dirigeante se laissait à vanter l'exceptionnelle osmose qui liait le Roi à son peuple* »[2], le préserver de toute ingérence étrangère, asseoir l'autorité, prévenir les réactions, les tensions et les troubles ultérieurs, neutraliser l'opposition, maintenir l'ordre, affermir et raffermir le contrôle.

La police est de la partie aussi, elle protège les manifestants des hordes de barbares soudoyés par les caïds du coin pour intimider les marcheurs à coup d'insultes et parfois de hache. La police a reçu l'ordre de défendre les citoyens contre un danger créé par le système lui-même, paradoxe d'un pays qui a le sens de l'intrigue mais pas celui de l'humour, à mi-chemin entre une apparence d'ouverture et une réalité de fer : nous payons des énergumènes pour vous attaquer tout en vous donnant l'illusion de vous en préserver, nous semons le désordre pour représenter l'ordre. Etat de la feinte[4].

Et en matière d'armes, Le Makhzen marque une supériorité nette qui trouve sa signification dans des années d'expérience en même temps que sa compétence. Le Makhzen a les qualités qui caractérisent le vrai chasseur : connaissance des habitudes du gibier, endurance, persévérance, réflexes vifs, dextérité... Ses armes sont parlantes et dans les moments de tension, elles se diversifient, s'entrecroisent, se combinent, se complètent et se transvasent infiniment. Intimidation, chantage, menace, discréditation, déshonneur...Un seul principe pour une seule fin : défricher le terrain des parasites, fauteurs et exploités de trouble.

Le plus âgé, moustachu et ventru s'adresse à Driss : « Tu ne vas pas arrêter de porter ce tee-shirt de Satan et de monter sur ta Honda tous les dimanches pour nous casser les couilles avec tes slogans contre le roi ? » Un autre, plus jeune, la chemise dans le pantalon, les cheveux aplatis : « On ne veut pas de toi, on ne veut pas de vous, vous emmerdez tout le monde ! Un troisième, mal rasé, balafré : « Vous voulez éloigner ce pays de Dieu hein ? Vous ne faites même pas le Ramadan, vous êtes des koffar, des traîtres et on va vous écraser ! » Les deux autres se taisent et filment la scène. Pour la poster sur YouTube[4].

Et sous ce régiment, à chaque ennemi son arme pour le neutraliser en fonction de son statut social. Autre aspect de l'iniquité ou hogra.

Deux rues plus loin, Ylias reprend son souffle devant Driss amusé : « C'est la troisième fois qu'on m'envoie ces singes cette semaine. »

- *A ce point ?*
- *Tu es suivi toi aussi non ?*
- *Parfois, je remarque des voitures assez louches derrière moi, rien de plus...*
- *Voilà, toi, ils t'envoient des voitures, moi, ils m'envoient des gorilles [4].*

Une seule chose est sûre :le Makhzen finit toujours par convaincre et les menaces se trouvent levées comme par enchantement.

Plus tard dans la soirée, Ylias annonce la nouvelle de son départ tout proche à sa mère, la chargeant de l'annoncer à sa grand-mère : « Dis-lui que j'abandonne, elle va être contente. » [...] Elle a réussi, je ne veux plus la voir, je ne veux plus voir ce pays. C'est pour ça que je suis parti la première fois, c'est pour ça que je repars à chaque fois[4].

La providence lui fait même des cadeaux solubles dans les erreurs imprévisibles qui donnent matière à des preuves irréfutables et à une défaite cruelle.

On a rendu service au Makhzen en acceptant ces arriérés [les extrémistes]parmi nous, maintenant, on est perçus comme les jeunes cons qui veulent renverser le roi et faire un deal avec les islamistes. On est pointés du doigt comme si on avait la peste, le soutien diminue, on nous fait moins confiance, c'est foutu j'te dis ... [4].

La révolte est humaine et le Makhzen la cautionne tant qu'elle ne profane pas le sacré et ne met pas en danger l'ordre établi, autrement elle est fautive et agace l'hôte et doit disparaître avec la même radicalité qui lui a donné naissance. Prendre des risques peut être édifiant ou tout détruire.

L'écriture de la révolte : quels mots pour quels enjeux ?

Les œuvres de Terrab et d'Oulehri sont significatives en ce sens où leur écriture sur le mouvement de contestation au Maroc reflète une manière de s'engager dans ce grand tournant de l'histoire pour témoigner, ou du moins pour faire valoir un idéal auquel elles croient et qui est la nécessité du changement. Par ailleurs, elles présentent cet avantage, qui n'est pas des moindres, d'être écrites par des écrivaines qui ont vu la révolution de près et qui, avec une grande intelligence et une connaissance parfaite de leurs milieux et des réalités politiques de leur pays, ont su analyser la situation à la lumière des différents acteurs. En outre, la place importante dédiée au mouvement de révolte marocain dans ces œuvres manifeste une conscience citoyenne et une position favorable aux revendications du peuple. En cela, elles nous renvoient à Mme de Staël et George Sand.

Malgré ce bilan négatif, on peut penser cependant que les deux grandes écrivaines du XIX^e siècle français sont redevables à la Révolution d'une certaine liberté de pensée et d'expression, et que la Révolution tient une place centrale dans leur réflexion : Mme de Staël et George Sand [9].

Si Sonia Terrab écrit de l'intérieur d'une minorité très étroite de la société casablancaise qui ne dépasse pas 2%, « une bourgeoisie de plus en plus emmurée, de plus en plus fermée sur elle-même, de plus en plus méprisante pour l'autre Maroc » [10], ce Maroc profond et son système contre lequel elle dirige les flèches de son réquisitoire avec des mots crus, spontanés et directs, Oulehri, elle, est plus proche du peuple dont elle parle avec des mots prévenants dynamisés par sa souffrance et ses maux accentués par l'indifférence d'un système qu'elle peint avec les mêmes couleurs que Terrab et avec une matière analogue. Et, comme à chacun son moule et son histoire, l'une et l'autre dirigent les feux de leur colère sur leur milieu - bourgeois pour Terrab et intellectuel pour Oulehri - pour un manque d'investissement.

Ces deux histoires des contestations marocaines dans ce printemps de 2011 (et des quelques mois qui suivent), qui nous plongent sans bouteille d'oxygène dans la réalité sociale et politique marocaine, ne sont pas des plus aisées par les thématiques et les images qu'elles véhiculent. Le manque à gagner dans ces textes, qui les exempt des foudres de la réception critique massive à l'intérieur du Maroc, est la langue française qui leur confère plus de liberté d'expression avec un lectorat formé surtout d'intellectuels donc plus ouvert et plus accommodant.

Quand on écrit en français, on est toujours dans cette minorité, quand on écrit en français on prêche des convaincus ; quoiqu'ils disent, même s'ils critiquent... ce sont toujours des gens qui lisent en français donc ce sont des gens qui ont eu accès à une certaine éducation, donc on fait quelques vagues, mais on ne fait pas de tracas, ce n'est pas scandaleux. Par contre, si ce roman avait été traduit en arabe, il aurait plus d'impact et je dérangerais encore davantage [21].

CONCLUSION

Le point de départ de l'écriture de la révolution de Sonia Terrab comme de Tourya Oulehri est le sentiment de colère puisé dans leur environnement, leur société et leur culture, colère qui, basée sur l'observation humaine, leur sert de catalyseur pour libérer la parole et se libérer mais aussi pour témoigner de leur monde tel qu'il est et de donner un écho de la réalité au lecteur « ces histoires cherchent un écho », lit-on en 4^{ème} de couverture de *Laisse mon corps te dire* d'Oulehri.

Si ma façon de sentir, de réagir, est influencée par le culturel, par le social, ce qui vit en moi et lutte de toutes ses forces pour essayer de s'affirmer, de se libérer de toutes ces contingences, est un appel à la vie ! Je dois continuer à écrire [2].

Seulement, leur écriture, si elle a pour objet le mouvement de révolte marocaine et l'interprétation du monde dans lequel elles vivent, elle dit aussi la révolution dans le monde arabe « *C'est un beau combat, les Arabes ont relevé la tête et je suis fier d'être arabe. C'est la première fois, tu m'entends, la première fois que je suis fier d'être arabe [...]* » [4], ce qui confère une portée plus large à leur engagement.

Enfin, si leur écriture est une écriture de la révolte, elle est aussi une révolte de l'écriture puisqu'elles osent dire ce que leurs condisciples, à l'intérieur du Maroc, ne peuvent pas dire. Écriture de la révolution ou révolution de l'écriture, la révolution vient de la volonté de passer outre la domination d'un vécu jugé primitif, inhumain et trop pesant à la recherche de changement, de vie. Cette rébellion des sociétés arabes contre l'asservissement est un cri longtemps retenu, d'une colère trop longtemps contenue, un appel assoiffé à la vie.

BIBLIOGRAPHY

¹⁰ Sonia Terrab interrogée dans une séance de lecture préparée et réalisée par la Compagnie du dernier étage, au Maghreb des livres 2016 et organisée par l'association Coup de soleil avec l'Hôtel de ville de Paris.

Pour revoir l'intégralité de la vidéo sur YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=0GhpirFRSpM>

¹¹ Idem.

1. Floris, S. (2012). « Les jeunes, ces anti-héros du printemps arabe ». Dans :Med, IEMED, dossier, p.116-122.[En ligne] Consultable sur : <http://sejed.revues.org/6651>
2. OULEHRI, Tourya. (2016). *Laisse mon corps te dire*, Rabat, Marsam, 184 p.
3. DE LA BOÉTIE, Étienne, (2008). *Discours de la servitude volontaire*, translation en français moderne par Myriam Marrache-Gouraud, Paris, Gallimard, collection« Folioplus Philosophie ».
4. TERRAB, Sonia (2014). *La révolution n'aura pas lieu*, Casablanca, La Croisée des chemins, 128 p.
5. SEFRIOUI, A (1954). *La Boîte à Merveilles*, Casablanca, Edition du Seuil, 256 p.
6. RHISSASSI, Fouzia (2005). « La citoyenneté féminine au Maroc. Quelles définitions et quels contenus. ».Dans : Isabelle KRIER et Jamal Eddine EL HANI (dir.), *Le féminin en miroir : Entre Orient et Occident*. Casablanca : Le Fennec, pp.63-76
7. Slyomovics, S (2008).« Témoignages, écrits et silences : l'Instance Équité et Réconciliation (IER) marocaine et la réparation ». Dans : *L'Année du Maghreb*[En ligne] ,IV| 123-148.Consultable sur internet sur : <http://journals.openedition.org/anneemaghreb/435>.
8. Stora, B. &Ellyas, A (1999). « MAKHZEN: (Maroc) ». Dans : B. Stora & A. Ellyas (Dir), *Les 100 portes du Maghreb : L'Algérie, le Maroc, la Tunisie, trois voies singulières pour allier islam et modernité* (pp. 218-220). [En ligne] Éditions de l'Atelier (programme ReLIRE). Consultable sur internet sur : <https://www.cairn-int.info/les-100-portes-du-maghreb-9782708234345-page-218.htm>
9. DIDIER, Béatrice (2005). « Les femmes et la révolution française. ».Dans : Isabelle KRIER et Jamal Eddine EL HANI (dir.), *Le féminin en miroir : Entre Orient et Occident*. Casablanca : Le Fennec, pp.51-55.
10. VALERY, Paul (1936), *Degas danse dessin*, Paris, Vollard, p.112.